

gramme politique ou système, c'est-à-dire, au point de vue des résultats acquis, nous voyons le plus clair résultat de leur administration dans l'état de choses pitoyable et navrant dont ces deux honorables députés nous ont fait le tableau.

Je ne sais trop si les autres honorables députés se sont rendu compte de la chose, mais depuis mon arrivée au commencement de la présente session il me semble que les membres de tous les partis,—et j'ai eu le plaisir de causer avec plusieurs d'entre eux,—désirent sincèrement de s'employer à la solution du problème angoissant qui se pose à nous. Au cours de mes rencontres et de mes conversations à cœur ouvert avec ces messieurs, j'ai appris à les estimer et à les respecter davantage. Il est vrai qu'ils représentent ici des principes politiques et économiques différents, mais tous semblent se rendre compte que nous avons fait faillite, et que nous devons de concert élaborer un programme qui durera. En effet, j'ai rencontré chez tous de la bonté, de la grandeur d'âme et un esprit de camaraderie manifeste, au cours de mes conversations d'homme à homme.

Durant le dernier quart de siècle de ma vie j'ai coudoyé des gens de toutes les nations dans l'ouest du Canada. Ma circonscription compte des représentants de presque toutes les races qui nous sont venus de l'ancien monde, et je trouve chez tous la même bienveillance. J'oserais dire qu'aucun d'eux ne désire faire de tort aux habitants des autres pays. Cela me fait penser au grand philosophe français, Rousseau, qui disait il y a environ deux cents ans: "Les hommes sont naturellement bons. C'est par leurs institutions seulement qu'ils sont devenus mauvais." Si les hommes sont naturellement bons et désirent collaborer avec leurs concitoyens, nous devrions reconnaître que tous les peuples et toutes les races sont d'égale valeur, que nous sommes tous frères et que nous tendons tous vers une fin commune, et nous devrions nous rappeler en élaborant nos programmes que les nations dépendent les unes des autres au point de vue culturel, économique, et spirituel. Nous commençons à peine à nous connaître, et nous ne devrions rien dire ou faire, et n'élaborer aucun programme, aucune politique de nature à violer les droits des autres pays ou leur faire tort. Je ne pardonnerai jamais à Herbert Spencer d'avoir écrit le manifeste sur lequel est fondée, je crois, la constitution du Japon, et dans lequel il dit que la société prospère par l'antagonisme de ses atomes. Je crois au contraire qu'en pure vérité c'est la coopération constructive et non la combativité destructive qui doit être notre règle, parce qu'elle est le premier principe de vie sur lequel est fondé l'univers, le

[M. Rowe.]

principe de la conservation qui nous porte à éviter le désaccord. Cela est vrai de tous les atomes dans la vie et de tous les individus dans la société. Nous devons rechercher le minimum de désappointement et tâcher d'éviter le désaccord.

L'autre jour, je vis sur mon bureau une caricature intitulée "Les deux mules", une fable pour les nations. On y voit deux mules attachées par un câble. De chaque côté se trouve une meule de foin et les mules sont attachées de telle manière que lorsqu'elles avancent ensemble elles peuvent atteindre l'une ou l'autre des meules de foin. Elles tournent leurs yeux réjouis du côté du foin qu'elles dévorent déjà. Dans le deuxième dessin, les deux mules cherchent à atteindre la meule qui se trouve plus près d'elles, de sorte qu'elles tirent en sens contraire. Dans le troisième dessin elles se donnent des rudes, chacune refusant de suivre l'autre. Il leur manque l'intelligence; elles ne savent pas comment collaborer. Dans le quatrième dessin, elles décident de faire trêve, de discuter le problème. On voit un grand point d'interrogation entre les deux mules. Le foin est toujours là. Dans le cinquième dessin, elles décident de collaborer pour obtenir un résultat et elles mangent le foin. On les voit toutes les deux près de l'une des meules. Dans le dernier dessin, elles mangent l'autre meule.

Je n'ai pas l'intention de dire que nous devrions posséder du sens commun, ce serait peut-être attendre trop des humains; mais je suis d'avis que nous devrions avoir un peu du gros bon sens de ces mules.

Il y a cinq cents ans, les Indiens étaient les maîtres de ce pays et leur niveau de vie se mesurait à leur capacité collective de produire de la richesse. Les jeunes enfants, les vieux et les vieilles vivaient du surplus que pouvaient produire ceux qui prenaient le poisson des lacs et rivières et le gibier des forêts. La seule norme du niveau de vie des Indiens était cette capacité collective de produire de la richesse. Quand l'année était mauvaise, naturellement, ils manquaient de vivres et souffraient peut-être la famine, mais quand l'année était bonne, tout le monde était heureux.

Je veux vous brosser un petit tableau de ce qui serait arrivé chez les Indiens, si leurs sages conseillers et leurs chefs, leurs sorciers, si vous voulez, les avaient avertis que l'on avait décidé d'appliquer une politique propre aux temps de disette, de sorte qu'un certain nombre des plus robustes jeunes gens devaient retourner en dedans des palissades et rester là à se tourner les pouces alors que les lacs et les rivières étaient remplis de poisson et que le gibier abondait dans les bois. Suppo-